

## Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer le 21 août 2022 à l'Oratoire du Louvre

Amis, sœurs et frères,

Jacques et Jean, les deux fils de Zébédée, font à Jésus une bien curieuse demande ! Ils lui demandent une faveur : celle de se trouver à sa droite et à sa gauche quand viendra le moment de sa gloire.

Ce récit est présent dans un autre évangile, celui de Matthieu, avec une nuance, c'est que la demande est formulée à Jésus par Madame Zébédée, la mère des fils de Zébédée. Jésus ne répondra pas directement à cette femme, mais s'adressera à Jacques et Jean, puis aux disciples.

Quoiqu'il en soit, c'est une démarche, qui ne nous est pas si étrangère que ça, parce que cela nous est sans doute arrivé de penser ou de formuler une telle demande : être au plus près de celui ou celle qu'on admire et qu'on pressent devenir une personne réellement importante dans la vie sociale, dans la vie politique, dans le monde du travail ou même de l'église. Et en plus, est-ce que cela ne rejoint pas les rites de protocole que nous exerçons normalement ?

La demande des fils de Zébédée est curieuse, et intéressante ; elle mérite qu'on s'y attarde un peu. Jacques et Jean sont audacieux. Ils se jettent à l'eau : « *Maître, nous voudrions que tu fasses pour nous ce que nous allons te demander* ».

Jacques et Jean sont les disciples de la première heure. Sur le lac de Tibériade, ces pêcheurs ont lâché leurs filets, lorsque Jésus les a appelés. Ils sont partis avec lui sans se retourner. Ils sont d'une fidélité constante, ils suivent Jésus dans ses déplacements, ils l'écoutent enseigner, ils sont témoins de ses guérisons et des changements qu'elles suscitent. Comme ils sont en route pour Jérusalem, les deux frères se jettent à l'eau en posant cette question à Jésus. C'est une autre façon de dire à Jésus : nous avons tout laissé pour te suivre, nous avons même pris le risque d'entrer en dissidence avec la pratique religieuse, nous prenons le risque de croire autrement que la tradition ; alors, nous voudrions bien savoir si nous ne faisons pas tout cela pour rien, que nous ne nous affranchissons pas du passé pour rien, alors... si tu peux assurer nos arrières, et nous rassurer par la même occasion, ce serait une bonne chose. Et les deux frères s'enhardissent un peu plus : « *Accorde-nous de siéger dans ta gloire l'un à ta droite et l'autre à ta gauche.* »

Même si elle semble curieuse, la démarche des fils de Zébédée se tient, humainement d'abord, parce que nous pouvons y déceler un sentiment de sécurité, ou encore une démarche de reconnaissance : vérifier qu'ils ne font pas fausse route, en suivant Jésus. Mais elle se tient aussi du point de vue politique. Si Jésus doit gouverner alors ils veulent bien une place d'honneur dans le gouvernement. Car enfin, ils sont bien en route pour Jérusalem... Et si Jésus y va, c'est sans aucun doute pour rétablir le trône de David, renverser l'autorité romaine, restaurer la foi juive, tout en l'ouvrant sur la modernité.

En effet, Jésus est en train de se rapprocher de Jérusalem. Et pour la troisième fois, il a annoncé à ses disciples sa mort prochaine. C'est pourtant dans ce contexte que Jacques et Jean font leur demande à Jésus. Et nous remarquons combien Jacques et Jean sont en complet décalage avec ce que Jésus vient de leur dire. Il a évoqué sa mort et ils pensent à leur statut ; il a évoqué ses souffrances futures et ils pensent reconnaissance et places d'honneur. Malgré tout, leur demande est émouvante, par la confiance qu'elle présuppose. Jacques et Jean croient que Jésus peut réaliser leur prière. Ils croient que le règne de Dieu va bientôt s'établir et que Jésus siègera comme un Roi glorieux.

Jésus ne nie pas marcher vers la gloire. Il a déjà annoncé que le Royaume allait advenir. En revanche, il sait que cette gloire et ce Royaume ne correspondront pas aux attentes des disciples.

Alors, il avertit les fils de Zébédée, mais il avertit aussi les dix autres disciples, que la demande des deux frères a irrité et fait s'indigner contre eux : la glorification du disciple ne consiste pas à prendre le pouvoir à ses côtés ; elle consiste à servir et à se donner aux autres de la même façon que la gloire du maître réside dans le fait de donner sa vie pour la multitude.

C'est vraiment là, la perspective dans laquelle tous les actes, les pensées, les projets des disciples du Christ devraient s'inscrire : servir, se donner.

C'est quelque chose que nous disons très souvent aux différentes cérémonies de baptême, dans notre Église ; la liturgie indique cette notion de service : chacun est appelé au service de Jésus-Christ, c'est devenir soi-même un serviteur, ou une servante. C'est là que réside la grandeur de la foi : « *si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous* ». Nous sommes une fois encore dans l'Évangile du renversement des situations, qui défie toute logique humaine.

Pour un disciple du Christ, la gloire n'est pas là où on l'attend. Elle ne réside pas dans le fait d'être servi mais de servir. Dans une optique chrétienne, le chef n'est pas celui qui est servi, mais c'est celui qui sert. Ceux qui exercent le pouvoir en tant que chefs des nations, tiennent les autres sous leur domination. Mais Jésus insiste, et la phrase d'ailleurs est au présent : « *Il n'en est pas de même parmi vous* ». Ce n'est pas une exhortation, mais bel et bien une affirmation : non seulement, il ne doit pas en être ainsi, mais il n'en est pas ainsi. Voici une réponse à la fois humoristique et sérieuse. Humoristique parce qu'elle est le contraire de l'état d'esprit des disciples, sérieuse parce que Jésus donne son propre exemple : « *Le fils de l'homme, autrement dit, Jésus dans toute son humanité, n'est pas venu pour se faire servir mais il est venu pour servir* ». Par sa vie, son enseignement, ses guérisons, sa façon d'entrer en relation, Jésus donne l'exemple d'une vie tournée entièrement vers le service et la prise en compte de l'autre, formulée par cette question qui revient sans cesse : « *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* (v.36).

Plus encore, Jésus va plus loin dans sa réponse en précisant à Jacques et Jean : « *Vous ne savez pas ce que vous demandez* » et le dialogue qui suit relève encore d'un décalage qui fait penser que les disciples et Jésus ne sont toujours pas sur la même longueur d'ondes. D'ailleurs, les disciples comprennent-ils vraiment ce qu'ils font avec Jésus ? Les raisons qu'ils ont de le suivre sont diverses et variées. Dans le groupe, il y a Juda, Pierre, Jean. Lesquels seront plus tard au pied de la croix ?

Au pied de la croix, .... voilà ce qui nous renvoie à la question de Jésus :

« *Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? Pouvez-vous recevoir le baptême que moi je vais recevoir* » ? Vous ne savez pas ce que vous demandez.

Jacques et Jean ne perdent pas leur enthousiasme.

« *Nous le pouvons !* » répondent-ils à Jésus.

Et Jésus leur répond : vous n'y êtes pas du tout ; et d'ailleurs, il ne m'appartient pas de vous donner la réponse. Les places seront à ceux pour qui elles ont été préparées. Avec ce passif Jésus renvoie son auditoire à Dieu. Dans sa réponse, Jésus fait encore et toujours la première place à Dieu. Mais il rappelle aussi le chemin qu'il est en train de prendre. Il annonce ses souffrances et sa

mort à Jérusalem. Il s'agit d'une nouvelle annonce de la Passion que les disciples n'ont pas l'air de l'entendre. Il est intéressant d'ailleurs, de constater qu'à chaque annonce de la Passion succède une demande spéciale des disciples, un peu comme s'ils n'arrivaient pas à entendre la réalité des paroles de Jésus. Et aussi d'accueillir la réalité de la venue du Messie, telle que Jésus l'annonce.

Ce texte nous renvoie à nous-mêmes et à ce que nous croyons. Comment nous situons-nous par rapport aux paroles de Jésus ? Comment est-ce que nous approprions ces paroles de l'Évangile pour suivre Jésus ? Où en sommes-nous de notre propre recherche de reconnaissance dans notre vie, dans nos relations humaines, dans notre vie d'Église ? Comment comprenons-nous cette invitation à servir les autres, telle que le Christ la formule dans l'Évangile d'aujourd'hui ?

La reconnaissance de la valeur de chacun, de chacune est inhérente à toute nature humaine et au fond de nous-mêmes, nous savons que nous n'y échappons pas. N'est-elle pas l'expression de notre désir d'être aimé, tout simplement ?

Ce que Jésus transmet, ici, c'est un appel à un changement de mentalité. Ce changement va se manifester par un changement de regard sur Jésus, sur la notion de Messie et aussi sur les autres. Jésus annonce le don qu'il va faire de sa propre vie et il nous renvoie à considérer l'autre toujours comme supérieur à nous-mêmes, dans l'amour du prochain, comme le dira l'hymne de l'apôtre Paul dans sa lettre aux Philippiens (chap. 2). Seul ce changement de regard sur Jésus et sur les autres, permettra de changer quelque chose dans les relations humaines et permettra l'établissement du royaume, tel que Jésus l'annonce tout au long de son ministère. Nous disons volontiers que « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne homme », pleinement homme, tel que Dieu l'avait conçu, désiré, un homme, un être humain, partenaire de Dieu. Le Fils de l'homme n'est plus seulement l'expression qui désigne Jésus dans son humanité, mais elle désigne aussi chacun et chacune de nous. Ainsi, en servant et en donnant de nous-mêmes, en nous donnant, nous sommes fidèles à notre vocation, une vocation « réaliste » et « humaniste », profondément humaine. Mais Jésus va plus loin : le don de soi peut aller jusqu'à donner sa vie. Et Jésus parle de la sienne.

Et voilà que nous découvrons que nous ne sommes pas très à l'aise avec ces termes « coupe de douleur » ou « baptême de souffrance », que nous trouvons dans certaines traductions. Dans le premier Testament, la coupe est souvent le symbole de la souffrance (cf. Ps 75:9 ; Es 51:17-22 ; Jr 25:15). Et dans son Évangile, Marc ajoute celle du baptême, précisé par certaines traductions par « baptême de souffrance », qui n'a rien à voir avec celui de Jean-Baptiste, reçu par Jésus, au commencement de son ministère, ou avec celui que nous pratiquons dans nos Églises ; mais cela renvoie à des images qui déroutent, dans lesquelles on peut déceler une théologie de la rédemption par la souffrance qui n'est plus de mise aujourd'hui, même si elle n'a pas totalement disparu de certains milieux. Il est certain, en tout cas, qu'elles soulignent l'acceptation des disciples à la souffrance du Christ. S'ils désirent réellement le suivre, ils devront le faire jusqu'au bout. Et « jusqu'au bout », ici veut dire jusqu'au bout de la mort de Jésus, mort infamante, en plus, qui inaugure une autre forme de don de soi, jusqu'à donner sa propre vie. L'Évangile de Jean, écrit plus tard, précisera : « Nul n'a de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime ». (Jn 15:13).

C'est le moment de rappeler que le terme grec qui veut dire témoin se dit « *marturos* », qui a aussi donné le mot martyr. Cet engagement est courageux mais non dépourvu d'ambiguïté. Jacques et Jean sont prêts à suivre Jésus

jusqu'au bout, sans trop savoir ce que cela représente. Jésus répond que le suivre ainsi, cela passe par le service incontournable de l'autre. Mais dans quel but ? Il me semble qu'une des réponses possibles c'est la libération. Libération de toute forme d'esclavage : quelle qu'en soit la forme. C'est tout le sens du mot « *rançon* », si chargé, lui aussi d'ambiguïté. Jésus montre l'exemple, en allant jusqu'à donner sa vie, « en rançon pour beaucoup ». Dans le texte biblique en grec, le mot « *lutron* » signifie « libérer un esclave », mais sans contrepartie. Alors ce terme est difficile à interpréter, parce qu'il rappelle le livre d'Ésaïe, chap. 53:12, l'épisode du serviteur souffrant. Selon Marc, la vie du Fils de l'Homme est donc donnée pour racheter « beaucoup », une « multitude ». Même s'il ne s'agit ni de sacrifice, ni d'expiation, il s'agit en tout cas de rédemption, de prix payé pour libérer une humanité aliénée. L'idée n'est ni développée, ni expliquée, mais elle exprime la signification profonde de la mort de Jésus telle que Marc la comprenait. Et qui continue d'agiter les querelles théologiques encore aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est que les esclavages ne manquent pas dans notre contexte actuel. Esclavage de peuples opprimés ou affamés par la guerre, esclavage subi par les femmes, par une classe sociale par rapport à une autre, esclavage des migrants, esclaves du travail ou du chômage, de la culpabilité, et d'addictions, esclaves de la course au pouvoir, esclaves de la volonté de tout maîtriser. Mais il y a tout autour de nous, depuis des générations, des personnes qui sont allées jusqu'à donner leur propre vie pour sauver la nôtre, et que nous ne soyons prisonniers d'aucune forme de dictature, d'aucune forme d'aliénation.

La vie du croyant n'est pertinente que si elle s'inscrit dans ce « dynamisme créateur » : libérer, délivrer. Et même si je reprends sans le vouloir, deux verbes d'une chanson d'un célèbre dessin animé ... nous aussi, nous employons ces deux verbes à propos de l'action du Christ dans nos vies. Et je cite un extrait du livre de Michel Barlow, « Pour un christianisme de liberté » ; il écrit dans son avant-propos : « Faut-il dire que (le Christ) nous délivre ou qu'il nous libère de toutes nos peurs, de toutes nos paresseuses de pensée dans le domaine religieux ? ... Si j'en crois les puristes ... on libère un prisonnier incarcéré sur décision de justice, mais on délivre un otage retenu en toute injustice. Dire que le Christ nous a libérés des dogmes aliénants et des dévotions étouffantes, ce serait donner une apparence de légitimité à toute cette végétation parasite qui a proliféré sur son message ... il paraît plus juste de dire que Christ nous délivre de toutes ces considérations et pratiques qui l'avaient indûment pris en otage au long des siècles. D'autant que délivrer, si l'on en croit les dictionnaires, c'est aussi : « débarrasser d'une gêne, guérir, soulager d'un tourment, sans oublier que la délivrance, est l'autre mot de l'accouchement, autrement dit la venue au monde d'un être nouveau ».

La vraie curiosité de la demande des deux fils de Zébédée, c'est au fond de nous ouvrir à un chemin de liberté, que nous emprunterons à notre tour, si nous répondons à notre tour à la question de Jésus : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » (v.36).

Notre réponse permettra de savoir où nous en sommes, dans notre service, sur ce qu'il y a encore à émonder, à élaguer, pour le rendre plus concret, sans aliéner l'autre, et encore moins nous-mêmes, et sur ce qu'il y a à affiner, à développer pour le rendre plus joyeux. Amen.

Pour aller plus loin :

Michel Barlow, *Pour un christianisme de liberté*, Editions Empreintes, 2020

Michel Wagner, *Prières qui n'en ont pas l'air*, Editions de l'Atelier, 2005